

Marco Fasciolo

*LDI — Université Paris 13 Sorbonne
Paris Cité & Université de Strasbourg,
Institut d'Études Avancées (USIAS)*

Aude Grezka

*LDI — Université Paris 13 Sorbonne
Paris Cité & CNRS*

Questions de philosophie de la perception sous la loupe de la linguistique : regards croisés*

Abstract

As part of Strawson's descriptive metaphysics (1959 [1964]; 1992), we propose to explore the French lexicon (in synchrony) to clarify some aspects of our conceptual schemes concerning perception and sensation. Our goal is to identify the margins in which lexical semantics can provide a contribution to the philosophy of knowledge and perception. We will try to answer linguistically general theories of philosophy of perception.

Keywords

Philosophy of perception, lexicon, sensation, philosophical question, philosophic lexicology, syntax and semantics.

1. Introduction

Percevons-nous directement la réalité « extérieure » ou seulement des « images » qui nous rendent victimes d'une hallucination prolongée ?

Cette question sera sans doute qualifiée de « philosophique ». Face à une telle question, le problème majeur est de savoir où trouver les évidences sur lesquelles fonder ses réponses. Nous pensons que ces évidences sont offertes par la langue elle-même. Cette idée n'est pas nouvelle. Elle se situe dans le sillage de la philosophie analytique du langage ordinaire, qui remonte à Edmund Husserl (1913), Ludwig J.J. Wittgenstein (1969), John L. Austin (1962), Peter F. Strawson (1959 ;

* Un grand merci à Georges Kleiber : parfois cela vaut la peine de sculpter du marbre qui a déjà une forme.

1979 ; 1992), Gilbert Ryle (1949) et Fred Sommers (1957). Plus récemment, on mentionnera les travaux de John R. Searle (2004) et le mouvement dit « contextualiste », illustré, par exemple, par David K. Lewis (1996)¹. Par rapport à cette tradition, nous voudrions proposer un tournant véritablement linguistique.

Ainsi, dans cet article, nous essaierons de répondre linguistiquement à des thèses générales de la philosophie de la perception, notamment à l'*argument de l'illusion* évoqué par la question en *incipit*. Nous le ferons en examinant les conditions de cohérence des énoncés réels et des emplois de mots en discours pour vérifier s'ils présupposent des réponses positives ou négatives à des questions philosophiques comme celle susmentionnée. D'un côté, nous nous placerons dans le cadre d'une *lexicologie philosophique* (esquissée dans Fasciolo, 2011, 2013). De l'autre côté, nous profiterons (entre autres) des travaux en syntaxe et sémantique d'Aude Grezka (2009), Gaston Gross (2012) et Gaston Gross & Michele Prandi (2004).

L'argument dit « de l'illusion » (ou plutôt il faudrait dire « de l'hallucination »), au-dessous de notre question de départ, a été exposé par Alfred J. Ayer (1953) et critiqué par John L. Austin (1962) et John R. Searle (2004)². Voici une synthèse de la version offerte par Searle (2004 : 262) :

« Supposons que nous tenions un poignard dans notre main et que nous le regardions. Dans une hallucination, nous aurions exactement la même perception visuelle. Dans ce cas précis, nous ne verrions pas un objet matériel, mais nous verrions quand même quelque chose : *i.e.* l'apparence ou l'image d'un poignard. Cette "apparence" ou "image" est le contenu ou la donnée de la perception ».

L'expérience véridique et l'hallucination ou l'illusion paraissent donc se différencier en ceci : dans le cas de l'expérience véridique, l'image perceptive correspond à une réalité externe ; dans le cas de l'hallucination ou de l'illusion, en revanche, non. La citation précédente permet de dégager les thèses philosophiques suivantes :

- a) Dans une hallucination ou illusion, nous percevons quelque chose : une 'image', qui ne correspond à rien (§ 2).
- b) Les 'images' constituant le « contenu perceptif » fonctionnent comme des médiums entre nous et une réalité à laquelle elles correspondent ou pas (§ 3).
- c) Cette réalité externe est censée causer, en nous, des 'images' qui lui correspondent (§ 4).

Plaçons (a), (b) et (c) sous la loupe de la linguistique.

¹ Pour une vision complète du sujet, nous renvoyons également à Jacques Bouveresse et Jean-Jacques Rosat (2003).

² Cet argument est dit « de l'illusion » car il vise à montrer l'existence de données (images, apparences, etc.) sensorielles séparées de la réalité à travers les illusions (ou plus précisément les hallucinations). L'idée de base est la suivante. Dans un cas d'illusion (ou d'hallucination), nous percevons quelque chose qui ne correspond pas à la réalité. Il y a donc, d'un côté, un contenu perceptif (sous forme d'image, apparence, etc.) et, de l'autre côté, une réalité à laquelle ce contenu peut correspondre ou pas. Cf. l'exposition de Searle ci-dessous.

2. Thèse (a) : dans le cas d'une hallucination, percevons-nous quelque chose ?

2.1. 'Vrais' poignards et imitations

Commençons par observer les énoncés suivants :

(1a) *Paul a brandi [acheté, cassé...] un poignard en or.*

(1b) *?Paul a brandi [acheté, cassé...] un poignard irréal / imaginaire.*

L'énoncé (1a) implique que Paul a brandi (acheté, etc.) un objet. L'énoncé (1b), en revanche, implique que Paul n'a rien brandi (acheté, etc.).

Contrastons ce cas avec le suivant :

(1c) *Paul a brandi [acheté, cassé...] un faux poignard.*

L'énoncé (1c) implique qu'il y a bien quelque chose qu'il a brandi ou acheté. Tout simplement cette chose-là n'est pas un poignard authentique mais une *imitation*. Or, l'imitation d'un objet présuppose la réalité de cet objet ; le poignard d'une hallucination, en revanche, n'est pas *l'imitation d'un poignard*. Nous rejoignons par là la position de Searle (2004 : 271—272), à savoir qu'un *poignard en or* est (un type de) poignard, alors qu'un *poignard irréal* n'est ni un poignard, ni un objet. Les conditions de cohérence des énoncés (1) présupposent donc que, dans le cas d'une hallucination, nous ne percevons pas quelque chose.

Par ailleurs, comparons (2a) avec (2b) :

(2a) *?Il a vu [brandi, cassé] un poignard réel.*

(2b) *Il a "vu" ["brandi", "cassé"...] un poignard irréal / imaginaire.*

Dans (2a), la qualification *réel* rend l'énoncé redondant, alors que, dans (2b), l'ajout de la qualification *irréal / imaginaire* remet en cause, au niveau métalinguistique, l'application du prédicat (*voir, brandir*, etc.).

2.2. Hallucination vs. illusion

Comme Austin (1962) le remarque, l'argument de l'illusion mélange hallucination et illusion. Observons les énoncés (3) :

(3a) *Paul s'est trompé : il a acheté un faux poignard, en croyant que c'était un vrai.*

(3b) *?Paul s'est trompé : il a acheté un poignard irréal / imaginaire, en croyant que c'était réel.*

L'énoncé (3a) présente un cas d'illusion et il est cohérent. L'énoncé (3b), en revanche, présente un cas d'hallucination et il est incohérent. En effet, nous pouvons nous tromper pour les objets réels, mais non pour les hallucinations. La distinction entre *illusion* et *hallucination* peut être ultérieurement illustrée à travers trois observations qui soulignent que la première présuppose la réalité, alors que la seconde non.

Imaginons une personne victime d'hallucinations liées à la prise de drogue, qui *voit des éléphants roses dans un placard*. Dans cette situation, il sera complètement hors de propos de lui dire, d'une façon sérieuse :

(4a) (?) *Regarde mieux ! Regarde plus attentivement ! Il n'y a pas d'éléphants roses dans ce placard. Tu t'es laissé induire en erreur*³.

Comparons ce cas avec la situation où l'on est spectateur d'un jeu de prestige. Cette fois, il sera tout à fait censé de dire :

(4b) *Regarde mieux ! Regarde plus attentivement et tu verras que la femme n'est pas coupée en deux. Tu t'es laissé induire en erreur.*

Les conditions de pertinence des assertions à peine envisagées présupposent qu'une illusion est publique ou partagée. Par conséquent, elle est corrigible en explorant la réalité grâce aux mêmes sens qui nous ont trompés. Les hallucinations, en revanche, ne sont pas corrigibles car elles sont tout à fait privées et non publiques. En (4a) et (4b), nous avons imaginé deux scènes différentes, mais nous aurions pu utiliser la même. Dans le cas de l'illusion, il aurait été pertinent de chercher un truc, mais pas dans le cas de l'hallucination.

Si nous plongeons partiellement un bâton dans l'eau (selon un vieil argument des sceptiques⁴), il apparaîtra plié sous nos yeux. Quand il est immergé et que nous le voyons plié, nous pouvons sans doute affirmer :

(5a) *Il paraît plié.*

Mais sortons-le de l'eau. Cette fois, nous ne pourrions plus affirmer :

(5b) (?) *Il paraît droit. / Maintenant, il paraît droit.*

³ Certes, nous *pouvons* lui dire (3a). Mais, ce faisant, nous simulons une situation non-hallucinatoire, comme celle décrite dans l'exemple (3b) suivant. Le signe (?) antéposé indique que l'énoncé en question est pragmatiquement malvenu. Bien entendu, aucune malformation sémantique ne l'affecte.

⁴ L'idée la plus simple est que notre connaissance nous vient des sens : je vois qu'il pleut, donc je sais qu'il pleut. Or, disent les sceptiques, les sens ne sont pas une garantie de vérité, car ils sont trompeurs.

Plutôt qu'un verbe de précaution oratoire employé pour atténuer une phrase, nous utiliserions un verbe d'état comme *être*. Nous dirions :

(5c) *Il est droit.*

Si cela est vrai, nos emplois de *paraître* présupposent non pas que nous pouvons toujours percevoir des apparences, mais bien que nous percevons des apparences sur un sol stable de réalité. Autrement dit, les conditions d'emploi du prédicat *paraître* impliquent que les choses ne paraissent pas toujours, mais que, finalement, *elles sont*. Peut-être voudrait-on objecter que l'argument ci-dessus est circulaire car, au niveau de (5a), nous savions déjà que le bâton, en réalité, était droit. Une telle objection, cependant, est hors de propos. Certes, en principe, nous pourrions découvrir sans cesse que nous sommes en train de nous tromper et, ainsi, nous pourrions continuer à nous corriger en passant d'une illusion à une autre. Mais cela est sensé, justement, à partir du présupposé que les choses ne paraissent pas toujours. Autrement dit, si l'objection susmentionnée était vraie, le verbe *paraître* n'aurait aucun sens. Mais il en a.

Focalisons-nous sur l'objet direct de *voir*. Imaginons que Paul est victime d'une hallucination. Dans ce cas, nous pouvons affirmer :

(6a) *Paul voit sa femme embrasser son chef.*

La complétive objective en (6a) décrit un fait irréel et privé : *i.e.* ce que Paul 'voit' dans son hallucination⁵. Maintenant, imaginons que la femme de Paul ait une sœur jumelle : Anna. Anna est en train d'embrasser le chef de Paul. Paul la voit, mais il croit qu'il s'agit de sa femme (illusion). Cette fois-ci, nous ne pouvons plus affirmer (6a) mais nous devons dire (6b) :

(6b) *Paul voit Anna embrasser son chef (mais il croit qu'il s'agit de sa femme)*

Encore une fois, l'illusion et l'hallucination se révèlent distinctes. Dans le cas de l'hallucination en (6a), le locuteur peut dénommer le référent de l'objet direct de *voir* comme Paul l'aurait dénommé dans son hallucination. Dans le cas de l'illusion en (6b), en revanche, le locuteur dénommera le référent de l'objet direct de *voir* selon ce que ce référent est réellement.

⁵ Dans ce contexte, il semble que nous ne pouvons pas affirmer : (?) *Paul voit **que** sa femme embrasse son chef*. La version explicite non infinitive paraît impliquer la réalité de la complétive. Cette intuition, cependant, n'est pas partagée par tous les locuteurs.

2.3. Rêve et réalité

Nous concluons cette partie de l'article (§ 2) en soulignant une 'priorité' logique de la réalité par rapport à tout hallucination ou rêve.

Considérons un prédicat comme *manger*. Son objet est nécessaire à la définition de l'action de manger, mais la description de cette action ne se réduit pas à la description de son objet. Décrire un gueuleton à base de pommes, par exemple, est bien plus que décrire un ensemble de pommes. Considérons maintenant des prédicats dotés d'un contenu intentionnel, tels que : *l'hallucination de...*, *le rêve de...* Pour Gross (2012), ce sont des « prédicats complexes » ; pour Prandi (2004), ce sont des « procès intrinsèquement complexes ». Le point crucial, pour nous, est que décrire une hallucination ou un rêve se réduit à décrire son objet. En effet, qu'est-ce que signifie imaginer *avoir l'hallucination d'un poignard, la pensée d'un poignard ou le rêve d'un poignard* ? Rien d'autre qu'imaginer... *un poignard*. Nous comprenons, par là, pourquoi ces prédicats n'ont pas de restrictions de sélection sur leurs objets. Ce constat est le signe que le niveau de l'hallucination (ou du rêve) est logiquement subordonné à un niveau plus fondamental, celui de la réalité. Ce point a été saisi par Strawson (1979).

Pour renforcer cet argument, imaginons quelqu'un qui affirme :

(7a) (?) *J'ai rêvé que la Tour Eiffel était à Paris.*

(7b) (?) *J'ai rêvé que la terre était ronde.*

Les exemples (7) ne sont pas conceptuellement mal formés, mais ils ne peuvent que paraître étranges⁶. Imaginons maintenant que quelqu'un dise :

(8a) *J'ai rêvé que la Tour Eiffel était à Rome.*

(8b) *J'ai rêvé que la terre était carrée.*

Les énoncés (8) sont parfaitement corrects. La différence entre (7) et (8) suggère que l'on ne peut pas rêver de faits que l'on sait être réels : ces derniers ne peuvent pas être le topic du rêve⁷. Le rêve (ou l'hallucination) se construit donc par rapport à la réalité.

⁶ À ce propos, ouvrons une parenthèse. On pourrait être tenté de qualifier l'étrangeté de (7) de « malformation pragmatique ». La question n'est pas aussi simple. D'un côté, le fait que la terre est ronde, par exemple, est un fait extralinguistique : en ce sens, il est donc « pragmatique ». De l'autre côté, il n'est pas du tout un fait contingent, mais bien une vérité scientifique : en ce sens, il est donc loin d'être « pragmatique ». En effet, l'adjectif « pragmatique » est ambigu, entre le sens de *extralinguistique* et de *contingent*. Ce qui est clair, en revanche, c'est que tout ce qui est extralinguistique n'est pas forcément contingent.

⁷ Certes, ce constat n'est guère surprenant car, comme Robert Martin (1986) l'explique bien, tout monde possible suppose évidemment le monde actuel ou réel. Cependant, soulignons deux points. Premièrement, les exemples (7) nous paraissent intéressants dans la mesure où rien n'em-

3. Thèse (b) : y-a-t-il un médium (*i.e.* des « représentations ») entre la réalité et nous ?

3.1. Aspect et objet

Selon la thèse (b), les perceptions seraient un médium entre la réalité ‘externe’ et nous. Commençons par une observation très simple. Imaginons que, pendant un safari, face à un éléphant, quelqu’un s’exclame :

(9) (?) *Regardez... l'image d'un éléphant !*

Cette exclamation paraîtra sans doute étrange car elle présuppose que l’éléphant n’est pas présent. Face à un objet en présence, nous ne percevons pas son image, mais bien l’objet lui-même. En effet, puisque une image d’un objet est une représentation (de cet objet), percevoir l’image d’un objet implique ne pas percevoir cet objet (mais, justement, sa représentation).

Considérons cet autre couple d’énoncés (emprunté à Searle) :

(10a) *?J’ai vu le rouge étincelant du rubis, mais je n’ai pas vu le rubis.*

(10b) *?J’ai admiré l’élégance de Marie, mais je n’ai pas vu Marie.*

Comme Searle (2004 : 272) le remarque, l’incohérence d’énoncés tels que (10) montre que *voir l’aspect d’un objet* implique de *voir l’objet*. Ainsi, percevoir l’apparence d’un objet implique de percevoir l’objet. Cette conclusion a des conséquences concernant le rapport entre inférence et perception.

3.2. Perception vs. inférence : abduction

Considérons un bruit. Sans doute, un bruit peut déclencher une inférence abductive, exemplifiée par (11) :

(11) *J’entends un bruit... Ça doit être... une voiture qui arrive / qui part..., etc.*

pêche de visualiser, dans nos rêves, la Tour Eiffel à Paris (et donc de la rêver), mais nous ne conceptualiserons pas ce fait comme l’objet ou le thème du rêve (ce dont nous avons rêvé). La seconde remarque est que *rêve* a au moins deux sens : le rêve que l’on fait en dormant et un désir, un projet ou un but (*le rêve de Martin Luther King*, par exemple). Or, le premier ne peut pas être considéré comme un « monde possible » car il n’est pas conçu comme une véritable alternative au monde réel : il ne se situe pas dans un futur possible de *ce* monde. Le second, en revanche, oui.

Dans (11), le bruit est envisagé, lui-même, en tant que phénomène perçu. En tant que phénomène, il a des causes : il peut donc fonctionner comme prémisses pour inférer ces causes. La question du rapport entre perception et inférence, cependant, n'est pas là. La question est plutôt : la perception est-elle *intrinsèquement inférentielle* ? D'une part, quand nous voyons de la fumée, nous pouvons dire : *il y a du feu* ! Cela est une inférence (*i.e.* une abduction). D'autre part, quand nous entendons le bruit d'une voiture, nous pouvons également dire : *j'entends une voiture*. Est-ce une inférence au même titre que la précédente ? Se demander si la perception est intrinsèquement inférentielle revient à répondre à cette question.

En nous appuyant sur les remarques du § 3.1, observons les énoncés (12) :

(12a) *J'ai vu la fumée, mais je n'ai pas vu le feu.*

(12b) *?J'ai entendu le bruit de la voiture, mais je n'ai pas entendu la voiture*⁸.

Il nous semble que, spontanément, (12a) apparaît cohérent, mais non (12b). Nous ne voulons pas nier la possibilité d'envisager un contexte où (12b) devient cohérent. Par exemple, l'on pourrait imaginer un contexte dans lequel on entend le bruit d'une voiture par l'intermédiaire d'un enregistreur. Ce contexte, cependant, est construit *ad hoc* pour séparer « le bruit de la voiture » de « la voiture » afin de rendre (12b) interprétable. Or, une telle stratégie reconnaît implicitement l'unité de ce qu'elle sépare. Ainsi, la cohérence de (12a) suggère que quand on dit *il y a du feu* à partir de la fumée, la fumée et le feu sont des entités distinctes, liées par un rapport causal. Entre elles il peut donc y avoir une abduction. L'incohérence spontanée de (12b), en revanche, suggère que quand on dit *j'entends une voiture* à partir de son bruit, le bruit et la voiture ne sont pas envisagés comme deux entités distinctes, mais bien comme une seule, de même qu'une personne et son aspect (*cf.* § 3.1). Or, s'il n'y a pas deux entités distinctes, *a fortiori*, aucune inférence ne peut avoir lieu entre elles.

La particularité du bruit de quelque chose, par rapport à l'aspect de quelque chose, est que le premier (on l'a vu) peut être aisément envisagé en tant que phénomène autonome pour lequel on peut chercher des causes. C'est précisément ce fait qui induit à croire (à tort, à notre avis) qu'une perception contient une inférence⁹.

⁸ Bien évidemment, il est tout à fait sensé de dire : *j'ai entendu le bruit d'une voiture* [ou *j'ai entendu une voiture*], *mais je n'ai pas vu la voiture*.

⁹ On retrouve la même ambiguïté avec les noms de couleurs. Comme Georges Kleiber (2009) le souligne, une couleur peut être appréhendée en tant que phénomène autonome (*j'adore le rouge, il y a du rouge sur ce mur, ce rouge là* [en indiquant un mur peint en rouge]), ou bien en tant que propriété liée à un objet (*un manteau rouge*). Van de Velde (communication personnelle) ne partagerait pas cet avis et elle analyserait *il y a du rouge sur ce mur* comme *il y a une tâche de rouge sur ce mur*. Le débat reste ouvert.

3.3. Perception vs. inférence : métonymie

La question du rapport entre inférence et perception peut être aussi abordée en comparant deux énoncés comme (13) :

(13a) *Paul est garé sur le trottoir.*

(13b) *J'entends la voiture de Paul.*

En (13a), comme il est bien connu, il y a une métonymie entre *Paul* et *sa voiture*. Y-a-t-il une métonymie aussi en (13b) entre *la voiture* et *son bruit*? Si la réponse est positive, alors la perception est intrinsèquement inférentielle ; dans le cas contraire, non.

Tout d'abord, considérons (14a) :

(14a) *La voiture conduite par Paul est garée sur le trottoir, mais non Paul lui-même car **ce sont les voitures que l'on "gare" et non les personnes.***

L'énoncé (14a) exprime une platitude, qui est à la base de la métonymie en (13a). L'énoncé (14a), en particulier, souligne comme un prédicat tel que *garer* est « approprié » (au sens technique de Gross, 2012) aux voitures et non aux personnes : d'où l'intérêt de la métonymie (13a), qui opère une synthèse. Ensuite, considérons (14b) :

(14b) *?J'entends le bruit de la voiture de Paul, mais je n'entends pas la voiture de Paul car **ce sont les bruits que l'on "entend" et non les voitures.***

L'énoncé (14b) nous paraît une façon de parler très peu naturelle : cet énoncé n'exprime pas une vérité banale comme (14a), mais il est absurde. Il est absurde d'affirmer qu'un prédicat tel que *entendre* est approprié exclusivement aux sons ou aux bruits et non aux objets qui les produisent comme une voiture ou des oiseaux. Ici, la synthèse opérée par la métonymie ne semble avoir aucun intérêt.

Avec les termes de Kleiber (1999 : ch. V), on pourrait soutenir que (13b) contient un type particulier de métonymie : une « métonymie intégrée », interne au sens de *voiture*. Cependant, reste une différence cruciale entre une telle métonymie et celle, standard, à l'œuvre dans (13a)¹⁰. La métonymie standard de (13a) contourne un conflit : comme (14a) le suggère, à proprement parler, ce sont les voitures que l'on *gare* et non les personnes. Puisqu'il y a un conflit potentiel, on peut transfor-

¹⁰ Soulignons une contrainte inhérente à la métonymie de (13a). Si la voiture de Paul est dans le garage de sa maison, on ne dira pas *Paul est garé dans le garage*. Par ailleurs, le fait que le conducteur soit ou pas dans la voiture n'est pas crucial : pendant une fête, je peux bien dire *il faut que j'aille déplacer ma voiture car je suis garé sur le trottoir*.

mer la métonymie de (13a) en métaphore (on peut très bien interpréter cette phrase de façon métaphorique avec un peu d'imagination). La métonymie intégrée (non standard) de (13b), en revanche, ne contient aucun conflit : comme l'absurdité de (14b) le suggère, voitures, oiseaux, personnes, etc. sont précisément des choses que l'on entend à proprement parler ! Puisqu'il n'y a pas de conflit potentiel, on ne peut pas interpréter (13b) comme une métaphore. Cela jette un bémol sur l'idée que (13a) et (13b) peuvent être réunis sous le même chapeau de « métonymie ».

Avec les termes de James Pustejovsky (1995), on pourrait également soutenir qu'en (13b) il y a un phénomène de « coercition ». La coercition, à la différence d'une métonymie standard, n'implique pas de changement de référent. Or, dans (13a), le référent du sujet de *être garé* bouge d'une personne (*Paul*) à une voiture (*la voiture de Paul*), alors que dans (13b), le référent de l'objet direct de *entendre* reste une voiture. Cela est justement la cause de la différence d'acceptabilité de (14a) et (14b). Si cela est vrai, l'absence d'un changement référentiel (et donc de conflit potentiel) oppose la coercition de Pustejovsky (ainsi que la métonymie intégrée de Kleiber), d'un côté, à la métonymie standard, de l'autre côté.

Nous en tirerons la conclusion suivante. La cohérence de (14a) suggère que *La voiture de Paul est garée sur le trottoir* est logiquement prioritaire par rapport à *Paul est garé sur le trottoir*. Autrement dit : *Paul est garé sur le trottoir* est obtenu à partir de *La voiture de Paul est garée sur le trottoir* (grâce à l'effacement de *la voiture*). L'incohérence de (14b), en revanche, suggère que *J'entends le bruit de la voiture* est logiquement secondaire par rapport à *J'entends la voiture*. Autrement dit : *J'entends le bruit de la voiture de Paul* est obtenu à partir de *J'entends la voiture de Paul* (grâce à une sorte d'analyse conceptuelle qui 'ajoute' *bruit*) et non vice-versa. Dans le premier cas, il y a une véritable métonymie, mais non dans le second.

3.4. Perception vs. inférence : prédicat et argument

La question du rapport entre inférence et perception peut également être abordée en réfléchissant à la structure argumentale des noms de phénomènes sensoriels¹¹ comme *bruit*. *Bruit* implique un argument : quelque chose ou quelqu'un qui *fait le bruit*. Cependant, ce nom peut rentrer dans deux constructions différentes :

(15a) *La voiture émet un bruit très fort.*

(15b) *La voiture fait un bruit très fort.*

Dans (15a), *émettre* n'est pas un verbe support de *bruit* : le bruit est ici envisagé comme un effet dont la cause est la voiture. Autrement dit, en (15a), *la voiture* n'est pas un argument de *bruit* et la structure argumentale est *émettre (voiture, bruit)*.

¹¹ Cette dénomination est de Huyghe (2012).

Dans (15b), en revanche, *faire* est un verbe support de *bruit* : cette fois, *la voiture* est bien un argument de *bruit*, selon la structure *bruit (voiture)*. D'un côté, en (15a), le bruit est envisagé en tant que phénomène perçu (une sorte d'événement) avec sa propre cause. De l'autre côté, en (15b), le bruit est envisagé en tant que perception de quelque chose : cela, par ailleurs, est l'interprétation spontanée de *le bruit de la voiture*.

Or, dans ce dernier cas, puisque *la voiture* est un argument de *bruit*, parler d'abduction est absurde car l'occurrence d'un bruit de voiture implique analytiquement la voiture (*qui fait le bruit*) tout comme un saut implique analytiquement quelqu'un qui *fait le saut*. Autrement dit, s'il est vrai que j'entends *le bruit de quelque chose*, il est analytiquement vrai que j'entends ce *quelque chose*. L'abduction peut concerner la référence du pronom *quelque chose*, mais non le rapport entre le bruit et ce quelque chose.

En synthèse, notre discussion concernant le rapport entre perception et inférence suggère ce qui suit. Les perceptions fournissent des prémisses pour tirer des inférences, mais elles-mêmes ne sont pas des résultats d'inférences. Un bruit peut être utilisé comme la prémisse d'une inférence quand il est envisagé en tant que phénomène perçu lui-même et non en tant que perception d'un événement ou d'un objet. On utilise un bruit en tant que prémisse pour tirer des inférences seulement quand on ne connaît pas l'objet que l'on perçoit à travers ce bruit, ou bien *a posteriori* pour corriger nos impressions.

4. Thèse (c) : y-a-t-il un rapport de cause entre la réalité et nos perceptions ?

4.1. Un 'cadre' pour *parfum* et un 'siège' pour *douleur*

Il se peut que physiquement les objets externes causent des impressions sur nos organes sensoriels. Ce rapport de causalité est à la base, par exemple, de la distinction de John Locke (2001 : 219—222) entre *qualités primaires* (originelles ou réelles), comme la forme et le poids, et *qualités secondaires*, comme le goût, la température ou l'intensité du son. Un tel rapport de causalité a-t-il une réalité d'un point de vue phénoménologique ? La réponse nous paraît négative.

Commençons par un constat. Il serait évidemment hors de propos de paraphraser des expressions telles que *un risotto trop salé* ou *une soupe trop chaude* par *un risotto qui suscite en nous une forte sensation de salé* ou *une soupe qui suscite en nous une forte sensation de chaleur*. Certes, en buvant une soupe, nous pouvons bien ressentir une sensation de chaleur ou un coup de chaleur, mais cela n'a rien à voir avec la chaleur de la soupe dans l'expression *une soupe chaude*.

Considérons des exemples comme (16) :

(16a) ?*Le coucher de soleil suscite en moi la couleur rouge.*

(16b) ?*La rose dégage en moi son parfum.*

(16c) ?*La perceuse produit en moi un très fort bruit.*

L'anomalie sémantique des exemples (16) suggère que le *rouge*, le *parfum* et le *bruit* ne sont pas conceptualisés comme des « produits en nous », mais bien comme des propriétés externes.

Remarquons que (16b) et (16c) redeviennent cohérents précisément grâce à la suppression de *en moi* :

(16b') *La rose dégage son parfum.*

(16c') *La perceuse produit un très fort bruit.*

Les énoncés (16b') et (16c') supposent implicitement non pas un « siège » du parfum ou du bruit, mais bien un « milieu » ou un « cadre » où le parfum et le bruit se répandent. Par là, nous trouvons une opposition entre les bruits ou les parfums et la douleur :

(17a) *Les griffes du chat m'ont fait mal / m'ont procuré de la douleur.*

(17b) *Le plat brûlant m'a causé de la peine / m'a procuré une forte douleur.*

Dans (17), il y a bien le rapport « causal » absent en (16). Le référent de *moi* est envisagé non pas comme le « milieu » ou le « cadre » de la douleur, mais comme son « siège » ou sa « cible »¹².

4.2. Les arguments des adjectifs

Considérons des adjectifs qualificatifs décrivant des perceptions sensorielles, par exemple : *rouge*, *froid*, *chaud*, *rugueux*, *dur*, etc. Leur contenu implique un argument (et un seul). Cet argument n'est pas un « expérient » ou un « patient », mais bien le support d'une propriété. Ce fait est cohérent non pas avec la thèse que rouge, froid, chaud, etc. sont des qualités secondaires (comme Locke le soutient), mais bien avec la thèse selon laquelle elles sont des qualités primaires. Après tout, si le chaud était produit « dans un sujet », pourquoi la structure conceptuelle de

¹² Une couleur, à la différence d'un bruit ou d'un parfum, n'est pas dynamique, mais bien statique, *i.e.* n'est pas *produite*, mais *possédée*. Par conséquent, elle n'est pas une bonne candidate pour la comparaison avec la douleur, qui, en revanche, est dynamique. Puisqu'une couleur est statique, elle paraît avoir un « siège » (*le vert de l'herbe*). Cependant, pour cette même raison, un tel siège n'est pas envisagé comme « cible » de la couleur. Pour la problématique des odeurs ou des parfums, nous renvoyons à Kleiber, Vuillaume (2011).

l'adjectif *chaud* n'est pas à deux arguments, *i.e.* *chaud* (support, patient), mais seulement à un argument, *i.e.* *chaud* (support) ?

Comparons la perception que nous avons d'une *gifle* à celle d'un *courant d'air froid* ou d'une *table rugueuse*. Si nous recevons une *gifle*, nous faisons partie du procès contenu dans le nom *gifle* : nous sommes comme un argument de *gifle*. En revanche, même si nous touchons la table ou nous sommes touchés par le courant d'air et nous ressentons le rugueux ou le froid, nous ne faisons pas partie ni du courant d'air ou de la table, ni du froid du courant d'air ou du rugueux de la table. La raison est que, dans un cas, il n'y a aucun schéma d'arguments et, dans l'autre, le schéma d'arguments de *froid* ou de *rugueux* est déjà complètement saturé par *le courant d'air* et *la table*. Dans l'exemple de l'air ou de la table, il y a une séparation : d'un côté, il y a une entité saturée (l'air froid, la table rugueuse) ; de l'autre côté, il y a un sujet, détaché, qui perçoit cette entité. Ainsi, notre expérience d'un air froid comme d'une table rugueuse est 'détachée'. Dans l'exemple de la gifle reçue, en revanche, il n'y a pas cette séparation et le sujet percevant fait partie de l'événement perçu. Ainsi, notre expérience d'une gifle est « engagée ». Cette distinction, par ailleurs, est confirmée par le fait que l'on *perçoit un air froid* mais on *ne perçoit pas une gifle douloureuse* : on la *reçoit* (on la *subit*). Or, si la chaleur ou la sensation de rugueux étaient causées en nous, notre expérience d'elles devrait être de type « engagé », comme par exemple celle d'une gifle ou de sa douleur. Mais elle ne l'est pas¹³.

4.3. Inférence de cause sous-codée

Comme Gross et Prandi (2004) le montrent, une relation transphrastique comme la causalité fait l'objet de plusieurs degrés de codage (ponctuel) :

(18a) *Les trottoirs sont mouillés car, hier, ils ont lavé les rues.*

(18b) *Les trottoirs sont mouillés après que, hier, ils ont lavé les rues.*

(18c) *Hier, ils ont lavé les rues et aujourd'hui, les trottoirs sont mouillés.*

(18d) *Hier, ils ont lavé les rues. Aujourd'hui, les trottoirs sont mouillés.*

Les exemples (18) expriment la même relation causale à différents degrés de codage selon la règle suivante : moins une relation est codée (par exemple par un

¹³ Considérons encore les expressions suivantes : *un orage bruyant, effrayant* ; *un tableau reposant*. Dans le cas d'un événement tel qu'un orage, un adjectif comme *bruyant* se comporte exactement comme *froid* : il n'implique pas un patient qui écoute. L'orage est bruyant même si personne ne l'entend. Un adjectif tel qu'*effrayant*, en revanche, ajoute un argument, un patient (qui n'est pas saturé). Dans le cas d'un *tableau reposant*, pareillement, l'adjectif *reposant* ajoute l'idée virtuelle d'un patient. Cela montre comme les deux modalités d'expérience susmentionnées (détachée vs engagée) peuvent se combiner.

connecteur), majeur est l'enrichissement inférentiel nécessaire à son expression, et vice versa. Les exemples (18a) et (18d) sont les cas limites d'un *continuum*¹⁴ : dans le premier, la cause est complètement codée (par *car*) et aucune inférence n'a lieu ; dans le second, la cause est totalement inférée en l'absence de toute forme de codage. Le point crucial, pour nous, est que si une relation conceptuelle peut être inférée sans avoir besoin d'être codée, alors elle est cognitivement saillante.

Sur cette prémisse, observons les exemples (19) :

(19a) *Il y a un livre sur la table et je le vois.*

(19b) *Il y a un livre sur la table. Je le vois.*

(19c) *Un rossignol chante et je l'entends.*

(19d) *Un rossignol chante. Je l'entends.*

Face à (19), inférons-nous une relation de cause entre le livre sur la table ou le rossignol qui chante et nos perceptions de ces choses ? La réponse est évidemment négative : nous voyons deux procès séparés. Cette relation de causalité ne paraît donc pas être pertinente pour nous.

Considérons maintenant les exemples (20) :

(20a) *?Je vois un livre sur la table car il y a un livre sur la table.*

(20b) *?J'entends un rossignol chanter car il y a un rossignol qui chante.*

Les énoncés (20) codent complètement une relation causale, mais elle est intuitivement perçue comme hors de propos. Cela signifie que le connecteur *car* a imposé une lecture causale là où cette lecture n'est pas du tout pertinente.

Nous en concluons que la perception d'un objet implique l'objet, mais non un rapport causal entre l'objet et sa perception.

5. Une conclusion et une morale

Les observations que nous avons conduites se prêtent à une conclusion méthodologique. Deux choses émergent de notre discussion. D'un côté, il y a des faits sémantiques, lexicaux ou pragmatiques ; de l'autre, il y a des thèses que l'on qualifierait de philosophiques. Or, il y a deux façons de regarder ces choses. La première s'intéresse aux faits linguistiques : de ce point de vue, on s'aperçoit qu'il faut invoquer des thèses philosophiques pour expliquer certains faits de langue. C'est

¹⁴ Nous laissons de côté le cas du surcodage.

la voie de la linguistique. La seconde s'intéresse aux thèses philosophiques : de ce point de vue, tous ces faits de langue deviennent l'évidence sur laquelle évaluer des positions philosophiques spécifiques. C'est la direction de la philosophie. En ce sens, comme a soutenu dans Marco Fasciolo (2011), linguistique et philosophie sont deux directions contraires dans lesquelles l'on parcourt la même rue. D'où le sous-titre (*regards croisés*) de notre article.

Mais les observations que nous avons conduites suggèrent également une morale. Revenons, à titre d'exemple, au § 4.3 et précisément à l'absence d'une cause sous-codée en (19)¹⁵. Ce fait linguistique ne prouve pas qu'une relation de cause entre monde et perception n'est pas saillante *en langue*, mais bien qu'elle ne l'est pas dans l'« ontologie de la vie quotidienne ». La morale, en somme, est qu'il n'y a pas de *vérités en langue* opposées à des vérités en dehors de la langue tout comme, par exemple, il n'y a pas des vérités *en chimie* opposées à des vérités *en dehors de la chimie*. Le fait qu'entre les énoncés sous (19) nous n'inférons pas une cause est un fait linguistique. Le fait qu'entre le monde et la perception il n'y a pas un rapport de causalité n'est pas un fait linguistique, mais un présupposé de notre vie. Le premier fait nous donne un accès au second. De même, le fait de dire *le soleil se couche* ou *le soleil se lève* est un fait linguistique ; le fait que quand nous regardons le ciel nous voyons le soleil se coucher ou se lever n'est pas un fait linguistique, mais une donnée de notre vie quotidienne. Le premier fait reflète le second¹⁶.

Références

- Austin John Langshaw, 1971 [1962] : *Le langage de la perception*. Paris : Armand-Colin.
- Ayer Alfred Jules, 1953 : *The Foundations of Empirical Knowledge*. London: Macmillan.
- Bouveresse Jacques, Rosat Jean-Jacques, eds., 2003 : *Philosophies de la perception, phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*. Paris : Odile Jacob.
- Fasciolo Marco, 2011 : « Philosophical lexicology ». *Cahiers de lexicologie*, **99/2**, 19—34.
- Fasciolo Marco, 2013 : « Pour une lexicologie philosophique de l'environnement ». *Le discours et la langue*, **5.1**, 157—172.
- Grezka Aude, 2006 : *Les prédicats de perception. Traitement de la polysémie. (Les sens des sens)*. Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université Paris 13, 24 novembre, 834 pages (vol. 1 et 2).
- Grezka Aude, 2009 : *La polysémie des verbes de perception visuelle*. Paris : L'Harmattan.

¹⁵ Les mêmes remarques, bien entendu, peuvent être conduites pour tous les autres arguments présentés dans cet article.

¹⁶ Nous remercions Georges Kleiber pour cette image.

- Gross Gaston, 2012 : *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- Gross Gaston, Prandi Michèle, 2004 : *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique*. Bruxelles : de.boeck.duculot.
- Huyghe Richard, 2012 : « Noms d'objets et noms d'événements : quelles frontières linguistiques ? ». *Scolia*, **26**, 81—104.
- Husserl Edmund, 1963 [1913] : *Recherches Logiques I—IV*. Paris : PUF.
- Kleiber Georges, 1999 : *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- Kleiber Georges, 2009 : « Couleurs et espace ». *Analele Universitatii « Stefan cel Mare » Suceava, Seria Filologie, A. Linguistica*, T. 15, n° 1, 143—158.
- Kleiber Georges, Vuillaume Marcel, eds., 2011 : *Langages 181 — Pour une linguistique des odeurs*.
- Lewis David Kellogg, 1996 [2005] : « In saisissable connaissance ». In : Julien & Engel Dutant, eds. : *Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance, justification*. Paris : Vrin, 353—390.
- Locke John, 1690 [1975, 2001] : *Essai sur l'entendement humain. Livres I et II*. Paris : Vrin.
- Martin Robert, 1986 : *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*. Bruxelles : Mardaga.
- Prandi Michèle, 2004 : *The building blocks of meaning. Ideas for a philosophical grammar*. Amsterdam—Philadelphia : John Benjamins.
- Pustejovsky James, 1995 : *The generative lexicon*. Cambridge MA : MIT Press.
- Ryle Gilbert, 1949 : *The concept of mind*. London : University of Chicago Press.
- Searle John Rogers, 2004 : *Mind. A brief introduction*. Oxford : Oxford University Press.
- Sommers Fred, 1957 : “Types and Ontology”. In : Peter Frederick Strawson, ed. : *Philosophical logic*. Oxford : Oxford University Press, 139—169.
- Strawson Peter Frederick, 1959 [1964] : *Individuals. An essay in Descriptive Metaphysics*. London : Methuen & Co.
- Strawson Peter Frederick, 1979 [1988] : *Perception and its objects*. In : Jonathan Dancy, ed. : *Perceptual knowledge*. Oxford : Oxford University Press, 92—112.
- Strawson Peter Frederick, 1992 : *Analysis and Metaphysics*. Oxford : Oxford University Press.
- Wittgenstein Ludwig Josef Johann, 1969 : *On Certainty*. Oxford : Basil Blackwell.